Titre : **LES PRISONNIERS APRES LA CAPITULATION DE SEDAN** **2 septembre 1870**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Divers** **1870 – La Commune**
Auteur : **A. WACHTER**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LA GUERRRE** **1870-1871** **IMP. P. DUPONT** **12 RUE DU BAC D'ASNIRERES CLICHY**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Août 2010**

Ancestramil

LES PRISONNIERS APRES LA CAPITULATION DE SEDAN

Le 2 septembre 1870, le nombre de prisonniers montait, y compris les blessés, à 83 000, dont 1 maréchal, 40 généraux, 230 officiers supérieurs et 2 595 officiers.
Les Prussiens prirent en outre 184 pièces de forteresse, 350 canons de campagne, 70 mitrailleuses, 12 000 chevaux et un matériel considérable.

Environ 500 officiers de tous grades furent laissés libres sur paroles, par application de l'article 2 de la convention ; les autres se soumirent aux sévères prescriptions contenues dans l'article 5, dont les Allemands usèrent d'une façon odieuse et qui mérite d'être publiquement flétrie. Comme toujours, on verra les Bavarois se signaler parmi les acharnés contre les prisonniers.

Voici le récit d'un officier du 5ème de ligne, récit que l'on ne saurait lire sans émotion ; tous les faits qui y sont relatés ont été soigneusement contrôlés et reconnus conformes à la plus stricte vérité :
« L'évacuation sur la presqu'île d'Iges ne s'étant pas effectuée dans les délais voulus, le lieutenant-colonel **de HEUDUCK**, du 13ème régiment de Hussards prussiens, nommé commandant de la place, menaça d'employer la force pour expulser les Français de Sedan.

Le 3, vers 6 heures du soir, le maire, revêtu de son écharpe, parcourut les rues en suppliant les soldats de quitter la ville, qui aurait dû être évacuée depuis 5 heures. Les hommes se forment sur deux rangs et défilent au milieu d'une double haie de Bavarois qui, ce jour-là, furent assez convenables. A la nuit nous avons campé dans une prairie humide, sans bois, sans paille et sans nourriture.

4 septembre
Le 4 au matin, on nous parque dans la presqu'île d'Iges, où se trouvait réunie toute l'armée. On ne nous donne rien à manger. A 5 heures du soir, on nous a réunis autour du général **DOUAY** qui a demandé les noms de ceux qui voulaient partir. Nous avons tous refusé de signer le revers prussien.

5 septembre
A 5 heures du matin, on nous fait appeler pour nous communiquer des ordres : les lieutenants et les sous-lieutenants marcheront à pied, les capitaines monteront en charrette. Les Prussiens insistent vivement pour nous faire signer l'engagement de ne plus servir ; sur notre refus, on nous retire nos armes et nos bagages, puis commence la série des humiliations et des vexations, toujours dans le but de nous faire commettre un acte répréhensible.
A 9 heures on fait un nouvel appel pour compter les officiers ; un commissaire prussien fait remplir à chacun un billet mentionnant ses nom et prénoms, son grade et le numéro du régiment.
Général en tête, on défile par grade et par ancienneté. Les Allemands continuent à nous laisser sans vivres ; nous vivons de betteraves et de pommes de terre que nous déterrons dans la presqu'île. Combien de temps cela va-t-il durer ? Il n'y a plus rien à manger et de temps à autre un coup de feu abat quelque affamé qui tente de s'échapper. La presqu'île est entourée de postes et des canons sont disposés de façon à nous écraser tous au premier symptôme de mutinerie. Beaucoup de soldats donnent le plus triste spectacle ; sans souci de leur situation,

Ameslinemil

encore moins de celle de la France, ils rient, ils chantent, ils font des cavalcades sur les chevaux lâchés, au risque d'écraser les piétons.

6 septembre
La pluie vient compléter notre malheur ; campés dans une prairie, nous serons ce soir dans une mer de boue. Les officiers supérieurs, autorisés à se rendre sur parole à Pont-à-Mousson, nous font leurs adieux. A 10 heures on nous distribue enfin 8 biscuits pour 14 officiers avec un peu de café sans sucre, une vache et un mouton pour tout le régiment. Si ces cruautés se prolongent, nous allons littéralement mourir de faim.

7 septembre
A 9 heures on nous fait prendre un peu de café ; environ 300 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants sont rangés sur deux rangs, et on renouvelle le passage des fourches caudines en obligeant les officiers à déposer leurs sabres avant de franchir le pont du canal (Grâce à leur belle prestance ; **MM. Robert MITCHELL** et **Paul de CASSAGNAC** se glissèrent parmi les officiers, en se drapant dans leur manteaux sur lesquels ils avaient attaché en évidence leur croix d'honneur.)
La colonne arrive à Sedan, entre une double haie de soldats, plus un peloton devant et derrière ; tristes et humiliés, nous traversons les rues jonchées de débris d'armes, de munitions, de cadavres de chevaux et encombrées de charrois ; partout les Prussiens se promènent en maîtres. Le baron de **LOEFFEL**, soi-disant capitaine de cuirassiers bavarois, mais en réalité simple bourreau, commande l'escorte. Bientôt nous atteignons la malheureuse petite ville de Bazeilles, que les Bavarois ont brûlée de fond en comble et méthodiquement ; Raucourt a eu le même sort pour venger l'échec infligé par l'infanterie de marine aux soldats du général **de TANN**. Nous nous apercevons bien que notre escorte a été fournie par cette bande d'incendiaires ; tout officier qui s'écarte pour mendier un morceau de pain ou un verre d'eau est impitoyablement repoussé dans la colonne à coup de crosse. Le baron **de LOEFFEL** se montra d'une insolence et d'une cruauté qui ne se démentent pas un instant : jamais forçats n'ont été conduits avec cette inhumanité ; il nous faisait faire de 13 à 15 kilomètres d'une seule traite, et cela par une pluie presque continuelle. A 10 heures du soir nous sommes enfin arrivés à Stenay ; après nous avoir retenus jusqu'à 11 heures dans la grande rue, **M. de LOEFFEL** a daigné nous faire dire que nous étions libres de chercher un logement et des vivres. Beaucoup d'entre nous, blessés, contusionnés, mourant d'inanition, s'étaient trouvés mal en route et avaient fait la plus grande partie soutenus par leurs camarades ; la fatigue était si extrême que la plupart préférèrent coucher dans la rue plutôt que de se donner la peine de chercher un gite.

8 septembre
A 7 heures du matin, la colonne se rassemble sur la place de Stenay où le maire nous fait distribuer quelques vivres ; à 8 heures ½ elle se met en route, heureusement diminuée de quelques prisonniers qui ses sont évadés dans la nuit. A midi, **LOEFFEL** réunit les plus anciens capitaines de chaque régiment et leur fait jeter les tentes sous le prétexte de donner place sur les charrettes aux éclopés et en promettant que l'on sera toujours logé dans des maisons. Le soir on nous faisait camper près de Damvillers dans une prairie entourée d'une palissade et qui avait servi de parc à bestiaux. On a annoncé une distribution de pain ; il y en a eu environ 500 grammes pour les trente officiers du 5ème de ligne. Les Bavarois ont poussé la cruauté jusqu'à nous empêcher d'aller puiser de l'eau à une fontaine dont nous entendions le murmure de notre campement ; en revanche, nos gardiens ont gardé pour eux la paille qui nous était destinée. Vers 10 heures on a servi une soupe ignoble ; à minuit une pluie fine et pénétrante mettait le comble à notre misère.

9 septembre
Nous sommes enfin débarrassés de notre bourreau **LOEFFEL** et traités avec plus d'humanité par l'escorte prussienne. Le soir on couche à Etain.

10 septembre
Départ à 8 heures ; l'étape est aussi longue que les précédentes. Vers 3 heures nous passons à Mars-la-Tours, où nos apprenons que **BAZAINE** est enfermé dans Metz ; de nombreux tumulus indiquent combien la bataille du 16 a été sanglante. Tous les villages sont remplis de soldats prussiens qui ont tous pris ; pour insulter à notre malheur, la musique prussienne de **GORZE** joue pendant notre défilé dans la matinée du 11. Je passe sur des scènes regrettables qui se sont produites pendant la nuit, où des officiers prisonniers peu soucieux de leur dignité ont été jusqu'à imiter des cris d'animaux. Dans la journée un de nos camarades entré dans une maison pour y demander à boire a été violemment jeté à terre par un homme de l'escorte : furieux, il s'est relevé et lui a jeté de la boue à la figure. Pendant la halte, ce garde-chiourme s'est plaint à un officier ; celui-ci a fait appeler la victime de cet acte d'odieuse brutalité et, sans explication, l'a fait conduire à la gauche de la colonne. Nous ne savons ce qu'est devenu notre camarade ; peut-être a-t-il été interné dans une forteresse ? Le soir même nous montions en chemin de fer à Remilly, sur la ligne de Metz à Forbach ; on voulut bien nous donner, outre les wagons à bestiaux, quelques voitures de 3ème et de 4ème classe. Vingt-quatre heures après, le 12 au soir, nous arrivions à Cologne, où nous pûmes enfin faire le premier repas substantiel depuis le 31 août.

****

Ancestramil